
Revue d'Alsace

Revue d'Alsace

136 | 2010
Varia

Kreutzer (Thomas), *Verblichener Glanz. Adel und Reform in der Abtei Reichenau im Spätmittelalter*
(Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg 168), Stuttgart, 582 p., 2008

Élisabeth Clementz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/236>

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 438-442

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Élisabeth Clementz, « Kreutzer (Thomas), *Verblichener Glanz. Adel und Reform in der Abtei Reichenau im Spätmittelalter* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 136 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/236>

Tous droits réservés

les quatre statues de comtes placées sur la façade-tour occidentale de la cathédrale de Fribourg et les interprète comme des signes de la permanence du pouvoir comtal, dans un contexte lié aux troubles de la seconde moitié du XIII^e siècle (p. 359-374). L'autre, de Birgit Studt (p. 375-392), reprend le thème des héros de la bataille de Sempach morts aux côtés du duc Léopold III et interroge la tradition « fédératrice » qui s'y rapporte : l'identité de la noblesse « autrichienne » s'y révèle d'une manière saisissante.

Le livre s'achève sur une liste des publications de Thomas Zotz entre 2003 et 2008 (en complément de celle parue en 2004 dans un volume de *Festschrift* précédent, et par un index.

Note :

1. Signalons à ce propos le recueil de textes traduits *Rois, reines et évêques. L'Allemagne aux X^e et XI^e siècles*, par Benoît Tock, Cédric Giraud, Adrien Fernique, Alexandre Leducq, Turnhout, 2010.

Georges Bischoff

KREUTZER (Thomas), *Verblichener Glanz. Adel und Reform in der Abtei Reichenau im Spätmittelalter* (Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg 168), Stuttgart, 2008, 582 p.

L'abbaye de la Reichenau et celle de Murbach ont toutes les deux été fondées par le moine-évêque Pirmin. Ces deux abbayes, qui connaîtront leur heure de gloire au Haut Moyen Âge – la Reichenau était alors l'une des institutions du Reich les plus influentes d'un point de vue politique et culturel – étaient également unies par une confraternité de prières, comme en témoigne le *Liber memorialis* de la Reichenau. Ces contacts avec la Reichenau expliquent aussi le succès qu'a connu la renaissance carolingienne à Murbach même et la richesse de sa bibliothèque. C'est pourquoi il peut être intéressant de tenter une comparaison, grâce à l'ouvrage de Thomas Kreutzer, entre ces deux institutions à la fin du Moyen Âge.

La première comparaison concerne l'évolution du temporel de ces deux abbayes au courant du XIII^e siècle. La Reichenau, richement dotée par les rois et les familles nobles tout au long du Haut Moyen Âge, possédait de grands biens dans tout le sud-ouest de l'Allemagne et dans le nord de la Suisse. L'éloignement de ces biens facilitait la convoitise des avoués et des ministériaux, si bien qu'au XIII^e siècle l'abbaye enregistra des pertes massives (p. 22). Albert von Ramstein, abbé entre 1259 et 1294, tenta une consolidation du temporel dans la région proche de la Reichenau. Pour Murbach, le temporel connaît une évolution similaire au

XIII^e siècle. En effet, en 1200, Murbach possédait encore des biens très étendus : la vallée de la Lauch, une grande partie de la vallée de la Thur, la seigneurie de Delle, la région de Lucerne et de très nombreux villages disséminés du nord au sud de l'Alsace, dans le Palatinat, en Bade et en Brisgau. Au courant du XIII^e et au début du XIV^e siècle, ce temporel va fondre comme neige au soleil. Les raisons de ce repli sont multiples : la rapacité des avoués censés protéger les biens de l'abbaye et qui souvent les accaparent, l'endettement de l'abbaye. Pour rationaliser son domaine, Murbach se défait alors de ses possessions lointaines. Cette rationalisation s'avérera payante. En regroupant le temporel autour de l'abbaye, en se débarrassant de la seigneurie foncière qui rapporte peu pour s'approprier la seigneurie banale qui rapporte plus, en créant des villes, les abbés du XIII^e siècle ont permis la constitution d'un véritable « Etat » qui tiendra jusqu'à la Révolution française. Si la méthode utilisée pour rationaliser le domaine a été la même, il semblerait que Murbach ait mieux réussi que la Reichenau : Murbach est encore assez riche au XVIII^e siècle pour s'établir à Guebwiller et construire l'église Notre-Dame, le quartier canonial et la Neuenburg, château du prince-abbé.

Un problème récurrent de la Reichenau à partir du XIII^e siècle est le nombre de ses moines. Cette abbaye, qui au Haut Moyen Âge comptait jusqu'à 300 moines, n'en a plus que 11 en 1211, 5 en 1272, 3 ou 4 dans les décennies qui suivent. Pour la fin du Moyen Âge, il n'y a guère de changement. En période faste, par exemple suite à l'action réformatrice de l'abbé Castell (1305/1306-1342) l'effectif se monte à 8, ce qui reste néanmoins inférieur au nombre de 12 prôné par le droit canon. Sous l'abbé Friedrich von Zollern-Schalksburg (1402-1426/27), le recrutement est au niveau le plus bas. A part l'abbé, il n'y a par moment qu'un seul conventuel ! Résultat de cet état de fait : plusieurs offices sont réunis dans les mains d'un seul moine. C'est ainsi qu'au début du XV^e siècle, Johann von Fürstenberg cumule les offices de prévôt, doyen, trésorier et cellérier. Comme dans la plupart des couvents bénédictins, ces offices étaient devenus de simples prébendes détachées de la mense conventuelle. Inutile de préciser que dans un tel contexte la gestion du couvent et la *vita communis* étaient mises à mal. Murbach, lors de sa période de gloire au Haut Moyen Âge, a compté 80 moines. Il semblerait qu'entre le XIII^e siècle et la Révolution, l'érosion des effectifs ait été nettement moins spectaculaire qu'à la Reichenau. En 1335, il y a 14 prébendes à Murbach, 10 pour les moines et 4 pour les chanoines. En 1513, les 8 prébendes réservées aux moines sont réduites à 4, celles des chanoines disparaissent. Pour Murbach, il est impossible de préciser davantage car il n'existe pas de travail prosopographique pour cette période. Il convient ici de féliciter l'auteur pour son remarquable travail sur les sources qui lui a permis de reconstituer le nombre de moines que comportait la communauté entre 1301 et 1501 (cf. tableaux p. 114-115). Grâce au dépouillement systématique de ces sources, il a également pu

reconstituer la carrière des moines et mettre en évidence les offices qu'ils ont successivement occupés (tableaux p. 92-95). Cela lui a permis de montrer que jusqu'au début du XIV^e siècle, ce sont principalement les prévôts et les cellériers, des gestionnaires, qui avaient les plus grandes chances d'être élus à la fonction abbatiale. Il en va de même dans de nombreux autres couvents.

Comme le suggère le sous-titre « *Adel und Reform in der Abtei Reichenau im Spätmittelalter* », la noblesse a joué un rôle prépondérant dans l'histoire de l'abbaye. En fait, l'abbaye de la Reichenau – comme celle de Murbach – vit en symbiose avec ses vassaux : ces derniers ont de nombreux fiefs de la Reichenau et ils en monopolisent les prébendes. La noblesse a aussi été la source de nombreux problèmes. Le fait que le recrutement soit exclusivement réservé à la haute noblesse a entraîné le déclin des offices divins et l'immixtion des familles nobles dans les affaires du couvent. La nomination de Diethelm von Castell en tant qu'abbé (1305/06-1342) n'a pas été une réussite. Issu de la basse noblesse, il a été en conflit permanent avec les moines tout au long de son abbatiat. Ces derniers, qui avaient pris l'habitude de vivre comme des chanoines séculiers – ils avaient des hôtels particuliers, s'habillaient comme des nobles, participaient aux tournois – n'ont pas vu d'un bon œil la reconstruction par l'abbé du dortoir et du réfectoire, détruits lors d'un incendie en 1235. Ces bâtiments, symboles et centres de la vie communautaire, signifiaient la fin de la liberté pour les moines. Castell ne réussira pas pleinement dans son entreprise. Pour cela, il faudra attendre la nomination de Friedrich von Wartenberg-Wildenstein en 1427/1428. Ce conventuel de Sankt-Blasien, nommé abbé par le pape, est lui aussi issu de la basse noblesse. Il œuvrera à la tête de l'abbaye jusqu'en 1453. Il passera à la postérité comme abbé réformateur. Le qualificatif de « nouveau Pirmin » que lui ont donné les chroniqueurs par la suite est justifié. Il cherche à remettre en vigueur la règle bénédictine. Pour cela, il interdit aux moines la propriété privée, le droit de recueillir des héritages, d'agir en justice, et cherche à revenir à la règle en ce qui concerne le réfectoire et le vestiaire. Ces derniers points n'avaient plus été respectés de longue date. Pour assurer la continuité du service religieux, il fait venir trois ou quatre moines de son ancien couvent de Sankt-Blasien. C'est pourquoi, il n'est pas exact de parler de déclin de l'abbaye de la Reichenau sur toute la période du Bas Moyen Âge. Par ailleurs, Wartenberg ouvre le couvent aux moines issus de la basse noblesse. La transition s'est faite sans heurts et sans résistance particulière de la part des familles qui avaient jusque là dominé le couvent, tout simplement parce qu'une grande partie de ces familles n'ont pas eu de descendance. Pour Murbach, on peut observer un processus identique : Albert de Liebenstein (1299-1303) est le dernier abbé issu de la haute noblesse. Ses successeurs sont de petite noblesse et de familles souvent issues de la ministérialité de Murbach, de même d'ailleurs que les moines du couvent. Pour la Reichenau, l'étape

suivante dans l'élargissement du recrutement se fera en 1508 : à ce moment, les premiers bourgeois sont reçus moines à l'abbaye. Ce ne sera jamais le cas à Murbach.

Il est difficile d'évoquer le destin de l'abbaye de la Reichenau sans aborder son école qui a été très célèbre au Haut Moyen Âge. Il y avait une école interne pour la formation des futurs moines et une école externe destinée aux laïcs. Elle perd de son importance dès la fin du XI^e siècle. Comme les autres écoles conventuelles ou cathédrales, elle subit la concurrence des écoles urbaines et de l'Université. L'organisation de l'hospitalité était également remarquable au Haut Moyen Âge et au Moyen Âge central. Pour cette période, Aloys Schulte a relevé 11 offices dont 3 concernent l'accueil. Il y avait un *Armenpfleger*, un *Krankenpfleger* et un *Gästpfleger*. Au XV^e siècle, l'hôpital de la Reichenau échappe complètement aux moines et passe sous le contrôle d'une confrérie laïque.

La Reichenau possédait deux trésors : la bibliothèque, qui tombe dans l'oubli au XI^e siècle avant de connaître un regain d'intérêt lors du concile de Constance, et une remarquable collection de reliques constituée aux IX^e et X^e siècles. Parmi elles, les fidèles venaient vénérer des parcelles de la Croix, des reliques du Saint-Sang et les prétendus ossements de saint Marc. En effet, ce n'est qu'au début du X^e siècle que les reliques de saint Valens conservées à la Reichenau furent attribuées à saint Marc. La ville de Venise ne vit pas d'un bon oeil cette concurrence déloyale... Quoiqu'il en soit, ces trésors ont attiré des pèlerins et les inévitables chasseurs de reliques. Parmi eux, des personnages célèbres comme l'empereur Charles IV qui emporte plusieurs morceaux de la tête de saint Marc. Il a également fait une *razzia* dans différents monastères alsaciens : à Hohenburg, il s'empare d'un bras de sainte Odile, à Andlau il prélève des reliques de saint Lazare et à Niederhaslach des reliques de saint Florent. Le regain d'intérêt suscité par les reliques de la Reichenau à la fin du Moyen Âge, regain favorisé par l'octroi d'indulgences, traduit peut-être une tentative de sortir l'abbaye de la crise dans laquelle elle s'était enfoncée. Friedrich von Wartenberg a encore augmenté ce précieux capital en acquérant un doigt de saint Pirmin, fondateur de l'abbaye, du couvent de Hornbach. En effet, le corps de saint Pirmin reposait à Hornbach, qui avait été sa dernière fondation. A partir de ce moment, le culte de saint Pirmin put se développer à la Reichenau. Cela n'a pas été le cas à Murbach, faute de reliques. Le seul culte connu à Murbach est tardif : il s'agit de celui de saint Corneille, à qui avaient recours les jeunes filles en quête de mari. La statue qu'elles caressaient pour obtenir satisfaction était en fait celle d'Eberhard, le fondateur temporel de l'abbaye, qu'on prenait faussement pour saint Corneille.

S'il existait jusqu'à présent de nombreux ouvrages retraçant le passé glorieux de l'abbaye au Haut Moyen Âge, il n'en allait pas de même

pour la période allant du XIII^e au XVI^e siècle. Grâce à l'ouvrage de Thomas Kreutzer, cette lacune est désormais comblée. Il a également montré qu'il fallait renoncer à l'image d'une abbaye en crise perpétuelle tout au long du Bas Moyen Âge. Pour cela, il a préféré aborder le problème sous l'angle des différentes évolutions qui ont affecté l'abbaye à cette période. S'il est exact que l'abbaye n'a plus le même éclat qu'au Haut Moyen Âge, il serait néanmoins erroné d'imaginer un déclin linéaire pour la fin du Moyen Âge. L'action d'abbés réformateurs a permis à certains moments privilégiés de restaurer le temporel et le spirituel – les deux sont toujours intimement liés – même si ce n'est que pour une durée relativement courte. Il serait souhaitable qu'un ouvrage similaire consacré à l'abbaye de Murbach voie le jour en complément du travail de Georges Bischoff consacré au temporel de l'abbaye. En attendant, il a été tentant de faire *eine verglichene Bilanz* entre l'histoire de l'abbaye de Murbach et l'ouvrage intitulé *Verblichener Glanz...*

Elisabeth Clementz

BISCHOFF (Georges), *La guerre des paysans. L'Alsace et la révolution du Bundschuh 1493-1525*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2010.

Disons d'emblée que l'ouvrage imposant de G. Bischoff restera sans doute pour longtemps l'ouvrage de référence sur le sujet, tant l'auteur a réussi à combiner une érudition presque sans failles à une écriture tonique et volontiers ironique, qui le destine à un public plus large que celui des spécialistes, même si ces derniers déploreront sans doute que l'éditeur ait groupé les notes à la fin du volume... Avouons quand même que, si l'auteur nage comme un poisson dans l'eau à travers l'extrême complexité de l'organisation politique, sociale et juridique de l'époque, le lecteur, même s'il est au courant des subtilités de l'émiettement politique de l'Alsace d'alors, a tendance à se perdre parfois dans une telle avalanche d'informations. En tout cas, l'ouvrage est bien construit, donnant d'abord une description approfondie de l'Alsace de l'époque, puis évoquant les différentes conspirations du *Bundschuh* (le soulier à lacets, symbole du « *gemeine Mann* » par opposition à la botte de la noblesse), qui sont vues très justement comme annonciatrices du soulèvement de 1525. Ce court « printemps de liberté » est ensuite analysé, l'auteur se focalisant notamment sur la stratégie des bandes paysannes, qu'à mon sens il surestime. Mais c'est surtout à partir du chapitre intitulé *La deuxième insurrection* que l'ouvrage apporte une foule d'informations et d'analyses nouvelles sur la culture politique de la paysannerie et surtout sur les attitudes des vainqueurs, dont on voit bien, comme en d'autres lieux, qu'elles ont été assez différentes selon les endroits et les personnes. La répression a été virulente contre les insurgés les plus compromis, mais l'auteur montre aussi que les autorités